

Le troisième orchestre ou le roman de l'apprentissage

Aurélien Boivin

Number 168, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68677ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2013). Review of [*Le troisième orchestre* ou le roman de l'apprentissage]. *Québec français*, (168), 92–94.

Le troisième orchestre ou le roman de l'apprentissage

PAR AURÉLIEN BOIVIN*

Tout en jouissant d'une grande popularité à titre de chansonnier, Sylvain Lelièvre se lance dans le genre romanesque et publie un premier roman. Bien accueilli par la critique, *Le troisième orchestre*¹ paraît chez Québec Amérique, en 1996, et est réédité à L'Instant même, au printemps 2012, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de son auteur, survenue le 30 avril 2002, des suites d'une embolie pulmonaire qui l'avait terrassé, deux jours plus tôt, à bord d'un avion qui le ramenait d'un spectacle aux Îles-de-la-Madeleine.

De quoi s'agit-il ?

Le troisième orchestre raconte deux années de l'adolescence de Benoît Blondeau, élève d'un collège privé dirigé par des religieux du quartier Limoilou, collège qu'on soupçonne facilement être l'externat classique Saint-Jean-Eudes, qui donnera naissance, en 1968, au Cégep Limoilou. Il est le cadet de la classe de Versification A – il est âgé d'à peine treize ans et demi alors que ses confrères ont au moins deux, sinon trois ans de plus que lui. Doué d'une intelligence supérieure et déjà passionné de musique, héritage de son père, le précoce jeune homme se lie d'amitié avec Hubert Ross, son « meilleur ami » (p. 31), issu, lui, d'une famille bourgeoise d'origine américaine, qui habite la Haute-Ville. À peine a-t-il fait sa connaissance qu'il tombe sous le charme de Marjorie, la mère de son ami, violoncelliste de talent, qui l'obsède. Sa fréquentation de la famille de Hubert lui permet de vivre ses premières ivresses, ce qui n'est pas sans inquiéter sa sœur aînée Suzanne, qui veille sur lui, et sa mère Françoise, obligée de

subvenir seule aux besoins de sa petite famille. Son mari l'a abandonnée pour une autre, avec laquelle il s'est enfui en Saskatchewan, privé par le tribunal d'entrer en contact avec ses enfants avant leur majorité. Benoît n'est pas sans souffrir de cette absence, surtout que c'est son père qui l'a initié à la musique et aux modèles réduits de l'aviation. Son talent de pianiste n'a échappé ni à la mère de Hubert ni au directeur du collège, le père Oscar Martineau, dit Toccatéfugue, pour les collégiens, que Benoît découvre lors d'un récital auquel il est invité, à la résidence de celle qui est vite devenue l'objet de son amour. Au contact de son ami, il développe une véritable passion pour le grand musicien de jazz Eddy Duchin, meublant ses temps libres à décortiquer les plus belles pièces instrumentales de ce véritable prodige, sans doute pour épater Marjorie. Rue Bougainville, il croise une jeune comédienne, Sarah, plus âgée que lui, avec qui il participera, au début de sa Rhétorique, à un spectacle consacré à Jacques Prévert. C'est elle qui l'initie à l'amour. Mais le spectacle est mal reçu et, après cet échec, le jeune homme, plongé dans la solitude, en raison surtout du départ définitif de Hubert et de sa mère pour la Californie, renoue finalement avec son père et avec ses études, qu'il avait quelque peu délaissées jusque-là. S'il est bien décidé à aller rencontrer son père, quand il aura l'âge exigé par le tribunal, il reçoit de son ami Hubert trois bandes magnétiques des pièces, jusque-là introuvables, du troisième orchestre de Duchin. Il se console toutefois rapidement : il n'a pas de magnétophone, mais il sait que son père savait jouer la plupart de ces pièces.



Photo : www.facebook.com/sylvainlelievre.chanteurlibre

Le titre

Il rappelle l'existence du troisième orchestre que Duchin aurait dirigé, à la fin des années 1940, un peu avant sa mort prématurée. Hubert Ross en a fait l'objet de sa quête, abandonnant même la biographie de Duchin, qu'il avait entrepris d'écrire, pour consacrer ses temps libres à la recherche des pièces qu'a jouées ce troisième orchestre et qui existent sûrement, puisque sa mère en a été témoin. Il a vite épuisé les dépôts d'archives québécois, dont la Bibliothèque de l'Assemblée législative, et celle de Cambridge, ville natale du célèbre musicien. C'est finalement dans le Chinatown de San Francisco qu'il résoudra « le mystère du troisième orchestre », chez un vieux collectionneur, ami de sa grand-mère, en mettant la main sur des « 78 tours gravés exclusivement pour les radios, vers 1949-1950 », dont il fait parvenir des bandes magnétiques à son ami Benoît.

Le lieu et le temps

La plus grande partie de l'intrigue se déroule à Québec, en majorité à Limoilou, un quartier où « les avenues se volatilisent à vue d'œil » (p. 37), selon Hubert, allusion au fait que les noms des rues sautent « de la Troisième à la Huitième Avenue » (*ibid.*). Sont nommés plusieurs commerces, Fred Tremblay, marchand de musique (p. 48), la cour de récréation de l'école Saint-Esprit, la tabagie Gravel, la pharmacie Marquis (p. 129), le cinéma Rialto (p. 90), le restaurant Laurentien (p. 50)... Benoît fréquente

assidûment la Haute-Ville, surtout la rue Bougainville, et aussi le Vieux-Québec. Il joue d'ailleurs du piano dans le salon des visiteurs du Château Frontenac, uniquement pour les pourboires, sans rien toucher de la direction. Le Saltimbanque, où il présentera le spectacle consacré à Prévert, est situé rue Couillard, alors que Sarah, la jeune comédienne et chanteuse, habite la rue Mont-Carmel. Avec elle, Hubert et sa nouvelle flamme June, une Ontarienne, il visite l'Île d'Orléans, passe un mois de vacances au lac Saint-Joseph, au chalet du docteur Poulin, secrètement amoureux de sa mère, et se rend un mois, en compagnie des Ross et de Sarah, à Parson's Island, dans le Maine.

L'intrigue, linéaire, s'amorce, non en septembre 1955, comme l'affirme Julie Sergent², mais en septembre 1956, alors que Benoît entreprend sa Versification dans un collège privé de Limoilou. Âgé d'à peine « treize ans et demi, bientôt quatorze » (p. 21), il est nettement plus jeune que ses confrères, qui ont souvent deux ou trois ans de plus que lui. C'est au début de cette année-là qu'il se lie d'amitié avec Hubert Ross, un « repêché » des jésuites. Au départ de Hubert et de sa mère, il a célébré son seizième anniversaire, en février 1959, et, quelques mois plus tard, en juin, il termine sa Rhétorique. Il s'est engagé, pour la période des vacances d'été, dans l'unité de réserve de la *Royal Canadian Air Force* (p. 191), après avoir reçu en cadeau de son ami Hubert les bandes magnétiques des enregistrements radiophoniques du troisième orchestre de Duchin. On peut suivre d'une année à l'autre son apprentissage et dater facilement certains événements, dont quelques-uns sont rapportés par la technique du retour en arrière. C'est ainsi que l'on peut apprendre les circonstances de la séparation de ses parents, quelques secrets dans la vie de la mère de Hubert ou du père Martineau. On y trouve encore des allusions à la tragédie du mont Obiou (p. 38), au règne de Maurice Duplessis, à l'insurrection des Hongrois (23 octobre-10 novembre 1956), dont plusieurs ont émigré au Québec « après le coup de Budapest » (p. 44) – le violoniste Petöfi, qui participe au concert chez Marjorie Thompson Ross, est l'un des « rescapé[s] du cauchemar de Budapest » (p. 58) –, et, bien sûr, les nombreux rappels de la vie de Duchin. Il y a même une allusion à Juan Manuel Fangio, qui a terminé deuxième au Grand

prix de Monaco, en juillet 1956 (p. 195), et une autre au nageur québécois Jacques Amyot, qui a réussi la traversée de la Manche à la nage, le 17 juillet 1956 (p. 49), deux événements qui confirment que l'intrigue est postérieure à ces deux dates.

Les personnages

Benoît Blondeau — Surnommé Big Ben, en raison de sa petite taille (p. 32), il se révèle un étudiant supérieurement doué et nettement en avance sur ses confrères. Parce qu'il permet aux autres collégiens de copier sur lui aux examens, il dirige un « petit commerce de versions grecques et latines » (p. 26) qui assure son intégration au groupe. L'amitié qu'il entretient avec Hubert lui ouvre la voie à un tout nouvel univers, celui des bourgeois de la Haute-Ville, lui qui habite Limoilou, un quartier défavorisé de la Basse-Ville. Il peut ainsi laisser libre cours à son talent de pianiste. Il maîtrise déjà plus de 300 chansons du répertoire de son père et réalise ses propres arrangements (p. 77, 87, 131) pour épater Marjorie, qui aime aussi le jazz, d'où la passion qu'il développe pour la musique d'Eddy Duchin. C'est d'ailleurs au contact de ce musicien qu'il croit avoir trouvé sa vocation : « Je serai Eddy Duchin ou rien » (p. 72). Il délaisse alors la caricature et les modèles réduits d'avion pour se consacrer à son art et aussi à l'amour, qu'il découvre dans la fréquentation du monde des artistes, de la musique, de la bohème existentialiste dans un Québec encore très catholique, où il se vante de composer avec ses 272 péchés mortels (p. 35). Il souffre toutefois de l'absence de son père, qu'il cherche à atteindre par des lettres qu'il ne lui envoie pas, cependant, avant sa Rhétorique.

Hubert Ross — Rescapé des jésuites, – on apprendra qu'il a été chassé du collège Garnier parce qu'il a dénoncé un religieux pédophile –, il est le meilleur ami de Benoît, avec qui il forme toutefois un couple disparate : en raison de sa forte taille, précise Benoît, « on a l'air de Mutt et Jeff » (p. 32). Fils d'une Américaine, qui est aussi musicienne, et d'un père, mort dans le crash du Pèlerin canadien au mont Obiou, en 1950, alors qu'il revenait avec d'autres d'un pèlerinage à Rome au cours de l'Année sainte (p. 38), il est un collégien brillant mais déjà aux prises avec un problème d'alcool. Il est

jaloux des amants de sa mère, même si « les filles s'agglutinent à lui comme les abeilles sur les fleurs » (p. 106). Il occupe ses loisirs à la rédaction d'une biographie d'Eddy Duchin et se livre à d'intenses et patientes recherches en vue de retrouver les enregistrements du troisième orchestre du célèbre musicien qui l'obsède, de même que sa famille, sans doute, puisque sa mère porte le même prénom que celui de l'épouse de Duchin, le chien de sa petite sœur aveugle s'appelle Lew, comme celui des Duchin... C'est un bourgeois « gâté » qui n'a aucune difficulté à obtenir ce qu'il veut de la part de sa mère, laquelle en vient à s'inquiéter de sa conduite au point de s'en ouvrir à Benoît, qui refuse de le trahir.

Marjorie Thompson Ross — Mère de Hubert et de la petite Julie, elle est violoncelliste de concert. Elle a aimé, au cours de ses études musicales à Paris, Oscar Martineau, lui-même étudiant en piano, qui lui a toutefois préféré, sans que l'on sache la raison, la prétrise, après lui avoir présenté son futur mari. Elle remarque très vite le talent de Benoît et, à quelques reprises, l'encourage à entreprendre des études en musique. Elle sait qu'elle est devenue l'objet de la flamme du jeune homme, mais le prie, avant son départ pour la Californie, où elle a obtenu un poste dans l'orchestre symphonique de San Francisco (p. 187), de ne plus l'aimer : « De grâce, Benoît, ne m'aimez plus ! De grâce ! Je t'en supplie. Ne m'aime plus » (p. 190), ce qui traduit bien son immense trouble.

Oscar Martineau — ,dit Toccatéfugue, surnom que lui ont donné les collégiens. Prix d'Europe en piano, élève du maître Alfred Cortot, à Paris (p. 52), il était promis à une grande carrière internationale. Il est rapidement devenu, selon Hubert, qui en a beaucoup entendu parlé par sa mère, « l'un des grands pianistes canadiens. S'il n'était pas curé, il ferait juste des disques, des concerts, il serait célèbre dans le monde entier » (p. 51). Pour l'éloigner de la musique, sa communauté l'a nommé directeur du collège que fréquentent Benoît et Hubert. On le trouve pendu, au début de l'année scolaire 1958-1959, sans doute incapable de résister à l'appel de la chair, car, selon Sarah, une amie de Benoît, « [c]est le seul homme qu'elle a jamais aimé dans sa vie », en parlant évidemment de Marjorie, qu'elle ne nomme toutefois pas à Benoît.

Gravitent autour des deux protagonistes, **Fernande** (p. 81), la mère très protectrice de Benoît, dont le mari est parti et que le docteur Poulin courtise secrètement ; **Suzanne**, la sœur aînée surprotectrice de Benoît, « la plus belle fille de la paroisse » (p. 24), selon lui, qui obtient finalement son brevet d'enseignement et décroche un poste d'enseignante à l'Académie Sainte-Catherine de Giffard ; **Sarah**, née Yvette Thibodeau, jeune comédienne victime d'inceste dans son village de Laverlochère, au Témiscamingue, « un trou génial et perdu » (p. 109), avec qui Benoît prépare un spectacle SARAH CHANTE PRÉVERT, présenté au Saltimbanque, mais qui est mal reçu par la critique : « Prévert qui êtes à Paris, restez-y » (p. 109), titre *L'événement-Journal*, le lendemain, allusion au poème « Notre père qui êtes aux cieus, restez-y » (p. 33). On croise, surtout au début, quelques professeurs du collège : le père Legendre, Cosinus, le professeur de mathématique et partisan des Dodgers de Los Angeles au baseball (p. 19), aussi quelques collégiens : Fradette, l'associé de Benoît dans le commerce des versions grecques et latines (p. 26), Plamondon, le juvéniste Prie-Dieu... Benoît parle beaucoup de son père, qui reste toutefois invisible, du fond de son exil en Saskatchewan, où son fils, qui s'en ennue, ira le rejoindre quand il aura atteint sa majorité.

La structure

Le troisième orchestre est divisé en quatre parties, d'inégales longueurs, constituées de courts chapitres non numérotés et non titrés. L'histoire est narrée par Benoît, comme s'il se confiait à un journal intime. Les trois premières se terminent par un texte, reproduit en italique, rapporté par un narrateur omniscient, parlant à la troisième personne, et qui se rapporte toujours à Majorie : « TOUT SAVOIR D'ELLE / D'ELLE / VOIR / ÇA / TOUT » (p. 74). Le deuxième révèle la façon, combien troublante pour le jeune homme, dont Majorie prononce son simple prénom : *Benwa*, *Beunouwa*, (p. 100). Quant au troisième, il reproduit un rêve érotique de Benoît. Les titres de chaque partie se rapportent à l'événement principal qui y est narré : « Un mot commençant par sept » rappelle l'amitié de Benoît et de Hubert, qui ont convenu d'un code pour protéger les confidences qu'ils échangent. « Sur quatre

encres de Dubois » révèle l'évolution du sentiment amoureux de Benoît à l'égard de Marjorie, trahit la jalousie qui s'installe en lui et traduit son désir érotique depuis qu'il a découvert quatre tableaux du peintre Dubois où Marjorie pose nue avec son violoncelle. « Parson's Island » est consacré en grande partie au voyage que Benoît effectue avec les Ross dans cette île, en août 1958. Quant à « L'étoile pourpre », on y raconte surtout la préparation du spectacle avec Sarah et l'amère désillusion qui s'ensuit, débouchant sur la solitude de Benoît.

Les thèmes

L'amitié — C'est le thème principal qui unit Benoît et Hubert, deux jeunes en mal de vivre, qui ont la même passion et pour la musique et pour Eddy Duchin. Ils sont fidèles à ce sentiment. Benoît, par exemple, ne trahit jamais la jalousie malade de Hubert, qui sombre alors dans l'alcool, ce qui lui vaudra d'être aussi expulsé du collège de la Basse-Ville. Hubert, de son côté, met tout en branle pour aider son ami à sortir de son milieu, qu'il juge pauvre, et l'initier à son monde bourgeois de la Haute-Ville, sans jamais rien demander en retour.

Le rêve — Benoît est conscient de son talent et rêve de devenir un grand musicien, comme il rêve aussi de former un jour un duo avec son père, lui-même musicien. Voilà qui le rapproche encore de Duchin, qui lui aussi a eu un fils dont il a été éloigné, au début de sa vie, mais qu'il a retrouvé avant la fin de la sienne pour en faire un pianiste à son tour.

La quête du père — Les pères sont absents du *Troisième orchestre*. Cette absence peut sans doute expliquer, dans le cas de Hubert, sa conduite souvent erratique, une conduite de fugueur et d'alcool, alors que Benoît, lui, ne peut tolérer l'absence de son père, dont il s'ennue : « Mon père me manque de plus en plus » (p. 82). Il lui écrit plusieurs lettres, qu'il finit par lui envoyer ensemble, après les avoir récupérées au bureau du médecin Poulin, où il les avait déposées, pour éviter que sa mère ne les intercepte. Dans ce monde judéo-chrétien de la fin des années 1950, il ne peut comprendre la fuite de son père. Aussi se permet-il, un jour, de déclarer à Hubert : « [...] il est peut-être préférable d'avoir un père mort qu'un père bigame » (p. 40).

La solitude — Benoît, après avoir côtoyé tant de monde, se retrouve tout fin seul, à la fin, privé de son ami, de sa flamme, de Sarah, revenue rue Mont-Carmel à Québec vider son appartement pour se fixer à Montréal où elle aura la chance de remonter le spectacle, après avoir demandé à Benoît ses partitions musicales. À deux reprises au moins, il déplore la solitude qui lui pèse : « Je ne me suis jamais senti aussi seul » (p. 122). À la fin, quand sa mère est pratiquement condamnée, il est d'avis que « [l]e silence et la solitude [lui] tiennent lieu de famille » (p. 192). Il se qualifie d'« âme désarmée » (p. 192), se sentant tel « un cow-boy anonyme, victime d'un malentendu dans un western jamais vu » (p. 190). Cette solitude, il l'avait déjà apprivoisée, puisqu'il a fêté seul ses seize ans, si seul qu'il s'est invité à souper au Continental (p. 186), où il avait déjà dîné en compagnie de Marjorie.

La portée du roman

Dans *Le troisième orchestre*, Sylvain Lelièvre a sans doute voulu rappeler le difficile passage de l'adolescence à l'âge adulte de son héros, abandonné en quelque sorte dans un monde où il aurait eu besoin d'un père pour le guider. Sans doute a-t-il voulu aussi rendre hommage à la ville, sa ville, comme il l'avait fait déjà dans ses chansons, en recréant le quartier où il a grandi sous la férule d'un clergé tout-puissant, qui voyait du mal partout. Point étonnant que Benoît, qui lui ressemble sans que le roman soit autobiographique, sache compter ses péchés, ceux de la chair surtout, comme l'avait fait avant lui Marcel Larocque, le héros de *La fin des songes* (1950) de Robert Élie. *Le troisième orchestre* n'est-il pas aussi un roman initiatique ? □

* Professeur de littérature québécoise, Université Laval

Notes

- 1 *Le troisième orchestre. Roman*, [précédé d'une lettre de Gilles Vigneault, Québec], L'instant même, [2012], 193[2] p. [1^{re} édition : Montréal, Éditions Québec / Amérique, [1996], 195[2] p. Collection Littérature d'Amérique].
- 2 Julie Sergent, « Sur l'art de ne pas le dire », *Le Devoir*, 16 et 17 novembre 1996, p. D-3.